

Un réveil linguistique à méditer

Autor(en): **J.D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 37

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218208>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Oh, sù bin d'accò ; se vò me la bailli, mè fa rein d'ître grulà tota la nè.

A ce moment deux éclats de rire étouffés arrivèrent aux oreilles de Crottu ; l'un devait venir de sa fille et l'autre de sa femme.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? Il se sentit vaincu, mais il enfla sa voix :

— Emporta l'ézila et va tè cutzi.

Puis il rentra chez lui en bougonnant.

Vous devinez que Motzet revint, avec ou sans échelle, et qu'il obtint la Rose, la gentille Rose pour laquelle il avait été « grulé ». C'était justice.

Samin.

ON EST AINSI EN HELVÉTIE

NOUS avons eu donc jeudi, à Lausanne, l'honneur de recevoir une délégation du Conseil fédéral, MM. Scheurer, président de la Confédération, Chuard, vice-président, et Schulthess. Ces messieurs sont venus visiter le IVE Comptoir. Ce fut l'occasion de tout un déploiement de personnages officiels et diplomatiques, d'huissiers en grand costume, de gendarmes et d'agents de police, impeccables de tenue et faisant la haie. Mais, malgré tout ça, chez nous, ces manifestations gardent ce cachet démocratique et familial qui est la caractéristique de notre pays. Ces gendarmes et ces agents sortent là seulement pour « faire beau-voir » ; ils savent bien que nos magistrats et nos hôtes diplomatiques ne courent aucun risque et peuvent se promener, dans les halles du Comptoir, en toute sécurité, comme vous et moi, qui ne sommes que de simples citoyens.

Ne vit-on pas, aux précédents Comptoirs, comme d'ailleurs dans nos fêtes nationales, le président de la Confédération choquant gentiment son verre contre celui du premier venu de ses administrés, à qui jamais ne viendrait l'idée de s'autoriser de cette familiarité pour se permettre la moindre marque d'irrespect. Cependant, il est des fois où ce respect, tout sincère soit-il, se pourrait manifester avec plus d'évidence. Ainsi, il nous souvient que l'an dernier, après le dîner, les personnages officiels continuant leur promenade dans les halles du Comptoir, arrivèrent à la Pinte Vaudoise. Elle était archibondée ; pas une table, pas un escabeau inoccupés. Beaucoup de consommateurs buvaient debout, dans les couloirs. Le président de la Confédération et sa suite étaient logés à la même enseigne.

Eh bien nous avouons en toute franchise que nous eussions aimé voir quelques consommateurs se lever et offrir leurs sièges aux magistrats qui étaient debout à leurs côtés. Ce n'eût pas été un accroc à nos traditions démocratiques, mais un simple acte de bienséance. Il est vrai que peu après, le geste a été fait, mais c'était déjà trop tard. Il faut de la spontanéité en matière de politesse.

C'est aussi un spectacle très édifiant, dans nos manifestations nationales que de voir ce peuple, dans lequel se rencontrent trois races, trois langues et des confessions diverses, former une seule famille, vibrante, unanime à l'évocation de la patrie commune. Pourquoi donc est-il des gens — sont-ils mal inspirés ! — dont l'imagination, trop fertile, invente de prétendus fossés. Ah ! sans doute, étant donnée la composition de la nation suisse, il est bien difficile d'être toujours tous en parfait accord. Mais laissons donc un peu ces questions de races, de langues et de confessions, nous souvenant que tous les hommes entrent au monde par la même porte et en sortent de même façon. Soyons surtout et avant tout un peu plus Suisses. Tout en ira mieux.

J. M.

— Dites-moi, fait un médecin à un client, vous avez l'albumine. Il s'agit de laisser le vin blanc. Buvez de l'eau d'Henniez ou de Romanel, ça vaudra beaucoup mieux.

— Mais, docteur, que me conseillez-vous là ! La seule fois que j'ai bu de l'eau en ma vie, j'ai attrapé le typhus.

SEULS

Comme il fait beau ce soir ! donne-moi ta main, donne, Et l'autre aussi.

Viens près de moi, tout près, viens te blottir, mignonne, On est si bien ainsi.

Non, tu n'es pas bien, toi ! Penche ta tête là, Contre ma tête.

Es-tu mieux à présent ?... Saprissi ! bon ! voilà Du monde qui s'arrête.

N'ôte pas ton chapeau ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Cela m'agace :

Quel esprit de venir justement en ce lieu S'asseoir à cette place !

Mais nous ont vu ; tiens, tiens : ils s'en vont, c'est gentil, On nous redoute ;

Ce sont des gens d'esprit infiniment subtil, Des amoureux sans doute.

Enlève ton chapeau ; redonne-moi ta main, Tes mains jolies.

Si nous pouvions rester ici jusqu'à demain A dire des folies !...

Si nous pouvions... oui : si ! Pourquoi soupirez-tu ? Il faut le dire.

Tu ne soupirez pas ? Plait-il ? Turlututu ! Bien sûr elle soupire.

Elle soupire encore ma bien aimée ! Allons ! Soyez moins sombre.

Que trouvez-vous de triste aux baisers doux et longs Que l'on reçoit dans l'ombre ?

Tu ne me parles plus et tu penses... pourquoi ? D'où vient ta peine ?

Comment ?... Tu ne sais pas ? Chérie... ô toi ! toi ! toi ! Embrasse-moi, vilaine !

Regarde-moi. Tes yeux ! je les aime tant, Plus que moi-même ;

Ton petit nez aussi je l'aime ! Et tes cheveux, Et tes dents, je les aime !

Et j'aime tes bras nus, tes épaules, ton cou, Tes lèvres roses !

J'aime tout toi ! Tu ris ? Oui, c'est vrai : je suis fou De t'avouer ces choses.

Tu ne peux pas savoir... Oh ! non, tu ne peux pas, Pauvre petite,

Savoir combien d'amour s'exprime ainsi bien bas En des mots dits bien vite.

Tu te moques de moi : pourquoi souris-tu, dis ? Veux-tu le dire !

Et tu ris maintenant ! tais-toi ! tu m'étourdis, Mais finis donc de rire !

Tu ris toujours, tu ris ! Je veux savoir pourquoi Ou je me fâche.

Tu ne répondras pas ? Très bien, éloigne-toi, Lâche-moi la main, lâche !

Tiens ton chapeau, tu peux le remettre, allons, tiens ! Prends ta sacochette.

Et prends ton parapluie, à présent, partons, viens ! Tiens encore ton mouchoir de poche,

Hein ? vexé ? Moi vexé ? Peuh ! mon Dieu, non ! Je te pardonne.

Mais ne m'énervé pas plus longtemps, nom de nom ! Voilà minuit qui sonne...

Hein ? Quoi ? Quoi ? moi, furieux ? Au contraire, je D'humeur charmante.

Je siffle, tu vois. Allons pars, je te suis. Je siffle, toi chante !

Non, je n'ai pas besoin de ton bras, merci bien ! Je te répète

De me laisser en paix ; compris ? Ce que j'ai ? Rien. Oh ! ne fais pas la tête.

Ne boude pas voyons... voyons, ne boude pas... Mais... mais tu pleures ?

Tu... je... tu... pardon ! Redonne-moi le bras, Ne rentrons qu'à deux heures...

André Marcel.

PETALES ET COROLLES

Conte poétique et fleuri par Vare de la « Suisse ».

I. — De ses jolis doigts de fée, la mignonne cueillit les primevères pâles et aussi les violettes à la discrète senteur...

II. — Successivement, dans sa main, les lisèrent rosés et les renoncules dorées marièrent leurs tons délicats...

III. — Et puis elle prit aussi les légères reines-des-prés et les tussilages gracieux...

— Comme vous les aimez, vos petites sœurs les fleurs, fit-il, la voix émue...

IV. — Oui, répondit-elle, bien séchées, ça va faire des tisanes purgatives pour l'an prochain...

VA POUR BEAULIEU

BH ! Bonjour Emilie, je viens vous faire un bout de causette puisque nos hommes sont partis pour le Comptoir sans nous emmener.

— Eh comme vous avez bien fait ! Je ruminais justement comment on pourrait bien prendre notre revanche.

— Et qu'avez-vous trouvé ?

— Si on y allait les deux au Comptoir ?

— C'est justement ce que je venais vous proposer ! On peut pourtant bien se passer de ces bourtia d'hommes qui pensent qu'il n'y a qu'eux que ça intéresse !

— Et on pourra s'arrêter devant les machines à laver et devant les fleurs sans tout le temps être tirées par la jupe : Allez, viens-tu ? As-tu pas bientôt assez vu ?

— Et on ne passera pas tout son temps à la cantine ! Les hommes ont vite fait le tour du Comptoir, mais quand ils s'arrêtent à la pinte, plus moyen de les ravoier.

— Vous rappelez-vous l'année dernière ? C'était bien 4 h. du matin quand les nôtres se sont rentrés ; et dans quel état ! Le mien menait un boucan épouvantable parce qu'il ne pouvait pas décrocher la porte, vous pensez bien que je n'ai pas été lui ouvrir ; il a couché à l'écurie.

— J'ai bien entendu pécléter le mien au clédar, mais j'ai fait comme si je dormais, voilà-t-il pas qu'il me dit qu'il est rentré à 11 h.

Monté, ces hommes ! Comme ils savent mentir !

— Mais dites-donc, si on y va, qui soignera nos poules et nos petites bêtes ?

— Oh bien, pour une fois qu'on ne sera pas à la maison pour fricoter, récurer, repêtasser, arroser les plantages, soigner les poules et les cochons, ils verront comme on leur manque !

— Pourvu qu'ils nous laissent aller ! Ils ont beau nous appeler « leurs gouvernements » c'est tout de même eux qui commandent !

— Oui ! Mais quand on sait s'y prendre on les mène comme on veut. Il faut surtout leur faire croire qu'on leur obéit.

— Oh oui ! Je m'y connais ! Ah ! ah ! Ces hommes qui se croient si malins !... Eh bien, c'est entendu, on ira au Comptoir, vous et moi, et on pourra manger des beugnets à la rose et boire du bon café sans être encombrées par eux.

M. M.

Le parapluie sauveur. — C'est une amusante coutume. Dans certains ports de guerre, le dimanche soir en particulier, certains officiers de marine de service se promènent avec un parapluie.

Aperçoivent-ils un matelot ivre, ils l'appellent et lui disent :

— Tenez, mon brave, voici un parapluie trouvé dans la rue. Veuillez donc le porter au commissariat.

Le matelot, titubant, tout heureux de croire que son état indésirable n'a pas été remarqué, s'empresse de prendre le pépin et de le porter au commissariat.

Là, on prend le parapluie et l'homme et on les met en sûreté.

Cette méthode évite de graves incidents.

Or, savez-vous qui l'imagine ? Pierre Loti.

UN RÉVEIL LINGUISTIQUE A MÉDITER

Sous ce titre, la *Feuille d'Avis de Montreux* publie l'intéressant article que voici, de nature à plaire aux amis de plus en plus rares, hélas ! de notre patois vaudois.

ARMI les réveils linguistiques, un des plus intéressants est celui qui s'est produit dans le Midi de la France.

Remontons à l'antiquité. Lorsque les Romains se furent emparés de la Gaule, ils y introduisirent, avec leur civilisation, leur langage. Le latin devint peu à peu la langue d'oc au Sud de la Loire, la langue d'oïl au Nord. Par des transformations successives, cette dernière a donné notre français actuel. Diverses circonstances politiques, trop longues à énumérer, ne tardèrent pas à déterminer l'abâtardissement des parlers d'oc, supplantés par le français. Il y eut un essai de rénovation : sept trou-

badours fondèrent, au début du quatorzième siècle, le Collège du Gay-Scavoir, dans le but de maintenir leur vieux langage, et décidèrent de donner chaque année une violette d'or au meilleur poète romand. L'institution renia sa tradition au seizième siècle, avec la Renaissance, et le français s'imposa définitivement. La langue continua cependant à vivre dans le peuple, se divisant par l'inculture, la prononciation, l'ignorance, la graphie fantaisiste, en un grand nombre de dialectes et sous-dialectes. Son réveil ne devait avoir lieu qu'en 1854, en Provence; sept amis réunis au petit château de Font-Ségugne, près d'Avignon, se promirent de la restaurer. Parmi ces sept poètes se trouvaient Roumanille, Aubanel et Frédéric Mistral. Celui-ci ayant un jour entendu une vieille femme fredonner le cantique de St-Anselme où revenait « les sept Félibres de la loi », c'est-à-dire les sept Docteurs, aima choisir ce mot mystérieux. Le Félibrige était né. C'était une œuvre de peuple, ayant pour but de conserver à la Provence sa langue et son caractère. Le mouvement gagna bientôt le Midi tout entier. Il fallut l'organiser. Il se divisa en quatre maintenances, correspondant chacune à un grand dialecte, subdivisées elles-mêmes en groupements plus restreints appelés Ecoles; au sommet de la hiérarchie: le Consistoire, composé de cinquante félibres majeurs s'élevant entre eux, et présidé par un capoulié, grand-maître du Félibrige. — Depuis quelques années, une grande indépendance s'est manifestée à l'égard de toute direction consistoriale; chaque groupement tend à se rapprocher de son propre terroir. Les félibres, en épurant leurs dialectes, marchent cependant vers l'unification.

Un jour verra peut-être réalisée l'unité dialectale dans les textes écrits; seule la prononciation différera. Le dialecte aujourd'hui le plus classique et le plus employé est celui de la vallée du Rhône, le Rhodanien. C'est celui de « Mireille ».

Le peuple commence à ne plus considérer sa langue comme un vulgaire patois. Il se met à l'aimer, au souffle des poètes. Les félibres sortant du sein du peuple autant que celui des lettrés, la Renaissance méridionale est une œuvre de collaboration de l'élément intellectuel et de l'élément populaire. Il faut assister à des jeux floraux pour s'en rendre le mieux compte. Nous avons eu ce bonheur à Arles, cette année, au début de juillet. Ils se déroulèrent au Théâtre antique, débordant d'une foule grouillante. Sur la scène, devant une « cour d'amour » composée de jolies Arlésiennes en costume, dont Mme Mistral en personne était Reine, les poètes couronnés récitèrent leurs œuvres. Après ceux qui nous semblèrent appartenir à la classe des intellectuels, vinrent une vieille grand-mère qui chanta d'une voix encore jeune des chansons de sa composition, sur des airs du pays, et un paysan qui déclama un long poème. Les applaudissements ne leur furent pas ménagés. Dans la voix du paysan comme dans celle du lettré vibrèrent le même amour pour leur langue harmonieuse. La présence de Mme Mistral était encore une preuve de plus du culte voué à Mistral, le principal instrument du renouveau provençal, par le Midi tout entier.

L'œuvre de Mistral, particulièrement sa « Mireille », est d'ailleurs ce que la littérature française a produit peut-être depuis longtemps de plus jeune, de plus frais et de plus profondément humain. Dans l'époque littérairement trouble que nous traversons, il est doux d'aller s'abreuver aux sources pures de cette poésie.

Ces considérations en appellent naturellement d'autres sur notre patois Romand, en voie de disparition. On lui manifeste généralement un dédain qui gagne peu à peu la campagne. Or il est tout aussi digne d'un autre d'être conservé, bien qu'il n'ait pas été probablement une langue écrite. Il est pittoresque, harmonieux et coloré. Il renferme un peu de l'âme du pays. Il nous appartient en propre. Parce qu'il n'emportera pas avec lui une tradition, un passé, ce n'est pas une raison de le mépriser. Le fait d'être confiné dans des limites assez restreintes,

ne lui enlève rien de sa valeur; il n'en acquiert au contraire que plus de personnalité. Parce qu'ils l'ignorent, nos intellectuels l'abandonnent à son triste sort. Nous voudrions les voir se lever pour le sauvegarder.

J. D.

— Dis-voï, Auguste, qu'elle raver ! On vous a une soif rédhibitoire.

— Rédhibitoire, rédhibitoire, je sais pas; mais moi, j'ai jamais soif; je bois toujours mon verre avant.

Calino et Guibollard. — Figurez-vous que, ce matin, je me suis réveillé tout bête.

— Comment vous étiez-vous donc couché ?

— Mais comme à l'ordinaire.



POULARD ET MOTTU

VII

Où Mottu se fait dire la bonne aventure.

L'enseigne, en tôle peinte, grince, suspendue à une tringle de fer forgé. Ce n'est pas une œuvre d'art bien remarquable ni très ancienne; cependant, depuis tantôt un siècle, elle est exposée à la pluie, à la neige, à la grêle, et, de temps à autre, une toilette méticuleuse est nécessaire. Figurez-vous un bœuf mélancolique, le mufle piteux, le regard desabusé, la lèvre pendante, la queue basse, un bœuf ayant eu des déboires et pour qui l'existence n'a plus de charmes. Et ce lamentable ruminant, peint en jaune et noir, foule aux pieds un terrain vert émeraude semé de taches oranges qui, dans la pensée hennée du peintre, représentent, sans doute, des boutons d'or ou des pissenlits. Ainsi, balancé au-dessus d'une porte d'auberge, cet animal eût indiqué suffisamment le nom de celle-ci, mais, pour plus de sûreté, le propriétaire a fait inscrire en grosses capitales bleues, sur la façade de l'immeuble, les mots: **Hôtel du Bœuf**, et, en allemand, **Gasthof zum Ochsen**. De cette façon, une erreur est impossible et la nombreuse clientèle de l'auberge ne peut s'égarer. Or la réputation du **Bœuf** est grande dans le monde des ouvriers-voyageurs; aucun d'eux ne passe à Lausanne sans y loger, pour peu qu'il ait de quoi payer son lit; et, même ceux qui, par raison d'économie ou de dénuement, demandent à la police l'hospitalité et la passade, se réservent quelques sous bien cachés dans leurs boîtes, pour boire une chope au **Bœuf** et se tenir au courant des événements de la route. Cette clientèle est en majorité allemande ou suisse-allemande. On y voit aussi quelques Français, encore que ceux-ci, le plus souvent rôtisseurs en quête d'affaires louches fréquentent de préférence le **Donjon** et la **Main d'acier** où les gens de leur acabit se rencontrent volontiers.

D'ailleurs, sur les grandes routes, on ne voit plus guère, comme jadis, ces artisans qui faisaient en « compagnons » leur tour de France, de Suisse ou d'Allemagne pour se perfectionner et voir du pays. Aujourd'hui, l'usine et la manufacture retiennent l'ouvrier et, même, lui interdisent le voyage, car: « Qui va à la chasse perd sa place » dit la sagesse expérimentale. Et sur les routes, ce ne sont que « trimardeurs » paresseux, mendiants, alcooliques cherchant à vivre aux dépens d'autrui.

Or, au **Bœuf**, quelques vieux « camarades » vétérans de la Riponne et des escaliers du Musée, se retrouvent à l'heure de la **roquille**, le matin et le soir avant coucher. Ce sont des « anciens », des donneurs de conseils, des indicateurs précieux pour les étrangers logeurs **zum Ochsen**. Ils forment là, une façon d'office du tourisme à l'usage des chemineaux. Leur carrière, déjà longue, les a enrichis d'expériences sinon d'argent. Ils connaissent, à merveille les agréments ou les ennuis de tel trajet, les avantages de telle étape. Ils savent les noms des gens généreux, leurs habitudes, leurs goûts, leurs préférences, les mots qu'il faut dire ou ne pas dire pour les apitoyer. Ici, c'est un pasteur auquel on peut conter une histoire lamentable — femme morte, enfants sans pain, travail assuré, mais à Genève ou à Vevey, ou à Neuchâtel, pas d'argent pour le voyage: « Si M. le pasteur était assez bon pour m'aider un peu » — ; plus loin, c'est le curé, bonhomme naïf ayant, toujours, sur sa table, un corbeillon avec des petits paquets de menue monnaie prêts à être distribués aux pauvres passants; ou bien, il s'agit d'une vieille demoiselle qui offre à manger et quatre sous, etc., etc. Ils nomment aussi les bonnes âmes donnant des habits, des chaussures...

Ils connaissent, par surcroît, la philanthropie officielle, les municipalités villageoises classées par ordre de bienfaisance, les bons syndics et les syndics grincheux, les gendarmes poussant la béatitude jusqu'à l'indifférence et les gendarmes exagérant la curiosité jusqu'à l'indiscrétion:

— Avez-vous des papiers ?

—

— Avez-vous de l'argent ?

—

— Non ? Alo, route dedins !

Et ils savent encore mille autres choses précieuses pour le « voyageur » qui débute dans la carrière en notre pays: lieux d'asile, ponts et, même, viaducs de chemins de fer où l'on peut trouver, faute de mieux, un abri pour la nuit, et les hangars, les bancs publics, les kiosques d'accès facile et mal surveillés...

Toutes ces choses, ils les indiquent avec parcimonie, non point pour l'amour du métier, mais pour un « p'tit verre » ou bien deux sous, ou un verre de vin ou telle autre récompense. Bien payés, ils deviennent loquaces et avertis. Mal payés, ils restent taciturnes et ignares. On prétend même que la police sait utiliser cette particularité psychologique et que ces vieux ne se bornent pas à renseigner les coureurs de grands et de petits chemins. Un brin de complaisance vis-à-vis de l'autorité judiciaire fait parfois oublier de très légères peccadilles qui, sans cela, mèneraient ces vieux routiers plus loin qu'ils ne le désirent... du côté d'Orbe ou des Plaines-du-Loup.

Lorsque Poulard et Mottu entrèrent au **Bœuf** — c'était un jour de foire et ils avaient gagné chacun soixante centimes, une fortune ! à garder des petits cochons sur la place du Tunnel — la salle à boire était fort animée: va et vient ininterrompu, bruit incessant de gros souliers, claquements de portes fermées, rumeurs de conversations et de rires, au-dessus desquels s'élevait, pleureuse et langoureuse, une mélodie jouée sur un accordéon. Poulard, qui aimait les « bringles » chercha des yeux le musicien morose: un Russe, grand et jeune, cheveux blonds et barbe rousse clair-semée. Il se tenait, presque caché, accroupi à terre, dans l'embrasure d'une fenêtre et là, isolé de tous, les yeux fermés, la bouche souriant à quelque lointaine vision de Crimée ou d'Ukraine, il répétait, sans se lasser, les refrains de là-bas, tristes et simples.

Assis au comptoir, un robuste garçon régnait sur ce singulier peuple, sans jamais abandonner le rang des bouteilles mi-pleines derrière lesquelles il montait la garde: car il savait fort bien, qu'en cas de distraction, les clients n'eussent pas résisté à la tentation de remplir gratuitement leurs verres ou de « rafoncer » aux frais du patron, voire de glisser un litre de cognac dans quelque poche profonde réservée spécialement à de telles aubaines.

(A suivre).

Sami de Pully.

Un bouquet de fleurs. — Deux amis se rencontrent et se demandent mutuellement des nouvelles de leur famille. L'un d'eux énumère le nom de ses filles: une Violette, une Rose, une Marguerite. A ces noms de fleurs l'autre monsieur sourit et dit:

— Alors si tu avais un fils comment l'appellerais-tu ?

— Cactu...s !!!

Royal Biograph. — La Direction du Royal Biograph s'est assurée pour Lausanne un film qui est à l'heure actuelle le modèle du genre « TAO », merveilleux ciné-roman d'aventures en 10 épisodes de M. Arnould Galopin, qui sera présenté entièrement en 2 semaines seulement. De par son genre, son interprétation, sa mise en scène, les sites merveilleux où furent tournées les principales scènes, « Tao » surpasse incontestablement tous les ciné-romans vus jusqu'à ce jour. Cette semaine les 4 premiers épisodes de ce remarquable ciné-roman. D'autre part, les spectateurs du Royal-Biograph bénéficieront d'une exclusivité toute récente. « Le Ciné Journal Suisse » qui présentera tous les 15 jours les principales actualités suisses. A chaque spectacle également le Gaumont-Journal et le Pathé-Revue. Tous les jours matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défranchis.

Pour la rédaction: J. MONNET.
J. BRON, édit. resp.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron